

Genève, le 21 janvier [19]48

Mon si cher Marcel,

Apparemment il y a une de mes lettres que tu n'as pas reçue — celle justement où je te racontais ma première visite au docteur Naville. C'est dommage parce qu'elle portait sur des détails auxquels je n'ai pas le moindre goût de revenir. De toute façon, le docteur Naville, après un examen médical comprenant un électrocardiogramme, nouvel examen du sang, etc., etc., m'a dit peu de choses, mais il ressort que je ne souffre d'aucun trouble organique. Il a paru attacher très peu d'importance aux symptômes d'hyperthyroïdie que tu m'avais signalés — surtout lorsque je lui ai dit que le test de métabolisme n'avait rien indiqué. Je devais le revoir cette semaine — mais je n'ai pas de chance avec mes médecins. Celui-ci part aussi pour un mois. Il m'a d'ailleurs donné deux médicaments que je prends avec la bonne volonté d'un[e] enfant. Peut-être recevras-tu tout de même cette lettre égarée et que j'avais adressée au Trianon. J'ai eu un peu l'impression, ainsi que je te l'exprimais dans cette lettre, que le docteur Naville était plus intéressé à dépister en moi des tendances neurasthéniques que tout autre chose. Il m'a recommandé, en somme, ce que toi-même souvent tu m'as proposé, c'est-à-dire abandonner complètement toute élaboration intellectuelle — en d'autres mots m'arrêter de penser. Je n'en connais pas le moyen. Je te reparlerai d'ailleurs de tout cela une autre fois. J'ai peur de me frotter aujourd'hui à ces considérations. Il fait beau, le soleil brille sur les ailes des mouettes, sur le duvet des cygnes. Je me sens portée à me laisser vivre simplement. Et je suis persuadée à certains moments que je retrouverais la paix si je ne sentais braquée sur moi l'attention de tant de gens. C'est pourquoi, chéri, bien que j'aime naturellement l'amitié, il me faut souvent y renoncer. J'espère bien que Flammarion ne me relancera pas ici.

Je pourrais revenir à Paris prochainement si j'étais assurée que je n'aurais pas à m'y défendre contre des invitations, que je pourrais m'y perdre dans un anonymat total. Mais je n'ai pas le droit d'exiger de toi le consentement à la réclusion qu'il me faudrait. Quand je parle de réclusion, je ne veux pas dire captivité, éloignement de l'humain; bien au contraire. Ce que j'entends par là, c'est une disponibilité entière à l'humain, mais elle exigerait un renoncement entier aux obligations mondaines. Je serais satisfaite de vivre seule avec toi et quelques rares amis que nous verrions de temps en temps, au gré de notre fantaisie. Mais il me faut éviter les Vanier, d'Uckermann même. J'ai horreur du rôle que me font jouer ces gens et qui me ressemble si peu. Tu le vois, mon esprit tourne et tourne comme une bête captive entre tous ces obstacles à sa liberté. Je voudrais disparaître au regard des hommes. Être comme j'étais autrefois, inconnue, ne devant rien à personne et ainsi donnant le meilleur de moi-même.

Tout cela est exprimé bien maladroitement. Je m'y reprendrai un autre jour.

Je suis heureuse que tu aies commencé à travailler avec Moricard. Tu sais, je donnerais toutes mes chances d'être heureuse pour que tu réalises ta vie, toi, de la façon dont tu l'entends. Mais comment faire taire en soi les commandements de sa conscience, cette despote? Elle veut de moi des choses qui peuvent te sembler absurdes, qui peut-être ne répondent pas à tes vrais désirs. Je voudrais être auprès de toi. Je t'embrasse en toute tendresse.

Gabrielle